

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 25

Artikel: Le parapluie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

dit l'huissier ; trois cent vingt mille pour la seconde, trois cent vingt mille...

Personne ne dit mot : nul n'osait attaquer l'ennemi en face.

— Trois cent vingt mille francs pour la première.

— *Cinq cents !* dit une voix forte et métallique comme un sac d'écus que le garçon de caisse jette sur le comptoir.

— Trois cent vingt mille cinq cents pour la première, trois cent vingt mille cinq cents pour la seconde...

— *Vingt-un mille* fit une voix douce et timide.

Et d'enchère en enchère on arriva à 335,000 fr. Puis la voix douce et timide ajouta 500 fr. ; l'huissier cria trois fois, et le mot *adjugé* tomba sur les amis du cercle comme les cailles roties sur le camp d'Israël. *

Et puis Beau-Séjour n'a-t-il pas son passé historique, ses titres de gloire?... Lorsqu'en novembre 1797, Bonaparte, vainqueur de l'Italie, traversa la Suisse pour se rendre au Congrès de Rastadt, on courait au-devant de lui sur les chemins bordés d'une haie de curieux ; on s'élançait à la portière de sa voiture pour le mieux contempler, et, à l'entrée de Lausanne, trois belles et jeunes demoiselles le reçurent et l'accompagnèrent jusqu'à Beau-Séjour où elles lui offrirent un bouquet, avec ces vers :

L'ombre de César s'humilie,
Ta gloire abaisse sa fierté;
César asservit l'Italie
Et tu lui rends sa liberté.

Le soir, toute la ville fut illuminée.

Plus tard, en mai 1800, Bonaparte, prêt à franchir le St-Bernard, passa ses troupes en revue entre Morges et Lausanne, s'arrêta quelques jours dans cette dernière ville et logea de nouveau à Beau-Séjour.

En 1802, le gouvernement helvétique, fugitif de Berne, et poursuivi par les fédéralistes insurgés qui ne voulaient se soumettre à aucun prix aux institutions unitaires, vint se réfugier à Lausanne, le 20 septembre au soir, suivi de ses huissiers, de nombreux employés et de ses archives. Il traversa, comme un long convoi funèbre, les rues de Lausanne, tristes, désertes, sans lumière, et alla s'installer à Beau-Séjour, sur le chemin du port d'Ouchy, où, disait-on, des barques étaient prêtes à le transporter en Savoie au premier signal.

C'est encore à Beau-Séjour qu'habita, en 1839, le célèbre patriote et poète polonais Mickiewicz, chassé de son pays, et nommé professeur à l'académie de Lausanne.

Tels sont, outre la position exceptionnelle de notre cercle, en face d'un des plus beaux panoramas du monde, les divers souvenirs qui le rendent cher aux Lausannois.

L. M.

* Voir le *Conteur vaudois* du 25 février 1865.

Le parapluie.

Si jamais le parapluie a été utile, ç'a été surtout pendant les derniers mois de 1878 et les premiers de 1879. Aujourd'hui même il est indispensable. On ne saurait donc trouver de sujet plus actuel.

Le parapluie a été connu dès les temps les plus reculés. Il paraît avoir pris naissance chez les Chinois, les Egyptiens et les Assyriens, et il était réservé à l'usage des princes et des souverains. Son adoption en France ne remonte qu'à deux siècles et demi. Les femmes s'en servirent les premières.

Vers 1640, le parapluie français pesait de 1 kilog. 500 à 2 kilog. et coûtait de 45 à 60 fr. C'était un meuble de famille, qui se transmettait de génération en génération. On le portait à l'aide d'un gros anneau de cuivre fixé sur un chapeau de même métal qui recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines.

On se servait en ce temps-là, et même postérieurement, pour le parapluie, de cuir, de toile cirée, d'étoffe de soie huilée, de papiers vernis ; puis on employa le gros de Tours et le gros de Naples uni ou chiné. Vers 1789, la mode fut aux taffetas rose, jaune, vert-pomme, uni ou chiné. Plus tard, on adopta les couleurs rouge, vert-clair, bleu, avec bordure de couleurs différentes ; enfin, vers 1825, on donna la préférence aux couleurs foncées, et ce sont encore aujourd'hui les couleurs les plus en usage.

Le parapluie aussi a été, dans toutes ses parties, l'objet de perfectionnements ingénieux, et l'on est successivement arrivé à livrer à des prix très modérés des produits de bonne qualité. L'antique manche a été raccourci, l'acier a remplacé la baleine, une élégance de bon goût a succédé aux formes massives.

Le parapluie est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux, du bourgeois, de M. Prudhomme. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solennel, un *riflard* bien conditionné.

Les Anglais ne voyagent jamais sans leur parapluie. Ils l'entourent d'un fourreau de toile cirée et ne le quittent point. Pendu à la boutonnière de leur redingote ou de leur pardessus, c'est un inséparable compagnon de voyage et un ami fidèle qui les accompagne dans les plus périlleuses aventures. Un Anglais en voyage sans parapluie ne serait pas complet.

L'ovrâi que remet on eingon.

Après cl'lourâ dão mài dè févrâ qu'a gaillâ fê dè mau pè châotré, lè dzeins qu'ont oquiè ont ma fâi étâ bin guignenâ. N'ia què lè pourrês dzeins que s'ein séyont pas trâo recheintu ; l'est veré que l'ont dza bin prâo dè guingnon dinsé. Mâ clliaò qu'eint ont rizu et que sè sont frottâ lè mans, l'est lè tiolâi, lè tâtérêts, lè ferblantiés et lè vitriés, que cein lão z'a fê gagni 'na troupa dè bounès dzornâ. N'est pas